DOUZIÈME ANNÉE. — N° 277 15 JUILLET 1908 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

SOCIÉTÉ DE L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

*Les actionnaires de la Société de l'*Echo du Merveilleux *sont convoqués en Assemblée générale, pour le mardi 4 août 1908, à deux heures de relevée, au siège social, 28, rue Bergère, à Paris.*

Ordre du jour :

1° *Rapport du Conseil d'administration, sur les opérations sociales de l'exercice* 1907-1908;

2° *Rapport du commissaire-censeur;*

3° *Approbation des comptes, et fixation du dividende;*

4° *Nomination d'un commissaire pour l'exercice* 1908-1909.

L'Occultisme devant la Science [1]

La confusion — des langues, sinon la confusion mentale — régnera dans l'étude de l'occultisme, tant qu'on ne se placera pas délibérément sur le seul et exclusif terrain de la méthode scientifique.

Ainsi, dans le dernier congrès « spiritualiste », on a admis les diverses « Eglises », celles qui « n'admettent que l'enseignement *exotérique* » comme celles qui restent « dans la tradition ésotérique ou cachée », les mystiques, les théosophes, les gnostiques, et on a espéré que de ces débats sortirait quelque éclaircissement sur la « question religieuse ». De même M. Gaston Mery m'accuse d'avoir « manqué de hardiesse intellectuelle » en écartant les anges et les démons de mes études sur l'occultisme.

(1) Cet article a paru dans le dernier numéro de l'*Opinion* (numéro du 11 juillet). Le temps nous manque pour le commenter. Notre Directeur lui consacrera sa prochaine chronique. Mais, d'ores et déjà, nous remercions le docteur Grasset de la sympathie qu'il nous témoigne, par le cas qu'il fait de nos critiques.

Certes je ne nie pas le problème du *surnaturel*, mais je crois qu'il appartient à la théologie, dans laquelle je décline toute compétence et que je sépare soigneusement de la science. Pour éviter la confusion, je n'emploie pas le mot « miracle », même en y ajoutant l'épithète de « moderne », comme M. Jules Bois ; je laisse au mot miracle son vieux sens qui en fait toujours un phénomène extrascientifique, qui n'est et ne sera jamais objet de science, sous peine de disparaître.

Je ne garde, parmi les phénomènes occultes, que ceux qui sont susceptibles d'être étudiés avec l'esprit et les méthodes scientifiques; et en laissant ainsi de côté tout ce qui appartient à la révélation et à la religion, je ne crois pas, quoi qu'en dise M. Gaston Mery, éliminer de mes études critiques « les seuls faits qui nous intéressent ».

Tout le monde n'est-il pas intéressé par la question du déplacement des objets à distance, qui a été l'objet du défi de Babinet, il y a plus de cinquante ans, et du concours ouvert tout récemment par M. Gustave Le Bon? Voilà bien une question qui n'a rien à voir avec le surnaturel.

Pour comprendre l'intérêt de la question de l'occultisme, même ainsi réduite et comprise, il suffit de voir ce qu'était son domaine il y a un demi-siècle et ce qu'il est aujourd'hui. Il comprenait autrefois l'hypnotisme et la suggestion, les tables tournantes avec contact, la baguette divinatoire, le pendule explorateur, la cristallomancie, le cumberlandisme avec contact, les romans et les scènes mimées des médiums en état de trance... Tout cela est aujourd'hui *désocculté* et est devenu scientifique.

Depuis les beaux travaux de M. Pierre Janet sur

la dissociation des phénomènes psychologiques, on sait que les mouvements automatiques et inconscients des centres psychiques inférieurs, que la sensibilité, l'imagination et l'association des idées dans le psychisme inférieur, que l'influence des centres supérieurs d'un sujet actif s'exerçant sur le psychisme inférieur désagrégé d'un sujet passif... expliquent tous ces phénomènes.

Ces études, aujourd'hui classiques, ont-elles supprimé l'occultisme? Non, certes. Il reste encore un grand nombre de phénomènes occultes à décrire, à fouiller, à analyser.

Pour que cette étude soit vraiment scientifique et fructueuse, il faut soigneusement distinguer les *théories* et les *faits* et ne pas s'occuper actuellement des théories tant que les faits ne sont pas encore positivement établis.

Quand les faits seront scientifiquement démontrés, les théories ne seront pas difficiles à établir. Même pour les matérialisations et les fantômes, si leur existence était démontrée, ils prouveraient simplement dans le médium une force psychique capable de s'extérioriser et, hors du sujet, capable de déplacer les objets et d'impressionner la rétine des assistants. Cela ne serait pas plus illogique et plus absurde que la télégraphie sans fil.

Mais, on ne saurait trop le répéter, de ce que ces faits sont possibles, de ce qu'ils ne sont pas impossibles théoriquement et *a priori*, il ne faut pas conclure qu'ils existent, tant qu'ils n'ont pas été scientifiquement constatés.

Quels sont ces faits encore occultes, dont l'existence n'est pas encore démontrée, mais dont la démonstration doit être poursuivie par les savants?

Je les ai réunis en deux groupes : ceux dont la démonstration, si elle est possible, paraît en tout cas lointaine, et ceux dont la démonstration paraît moins éloignée et, en tout cas, doit être recherchée tout d'abord.

Dans le premier groupe, j'ai mis : 1° la *télépathie* et les prémonitions; c'est la sensation éprouvée par un sujet A, quand, à une grande distance, il arrive un événement grave (maladie, accident, mort), à un sujet B, que ne relie actuellement à A aucun des moyens déjà connus de communication psychique; 2° les *apports à grande distance*, phénomènes de mouvement, très loin du sujet; 3° les *matérialisations*, phénomènes lumineux et apparitions de fantômes avec les expériences correspondantes telles que photographies, empreintes ou moulages de ces spectres.

Dans le second groupe je place : 1° la *suggestion mentale*, communication directe de la pensée d'un sujet à un autre sans contact, sans parole, sans geste, sans aucun des moyens ordinaires et connus de communication psychique; 2° les *déplacements sans contact* d'objets peu éloignés (déplacement d'un meuble dans une pièce ou même dans un appartement, soulèvement d'un objet, lévitation, ascension du plateau d'un pèse-lettres), les *raps*, coups frappés sur un meuble ou sur une muraille et entendus par les assistants; 3° la clairvoyance, dans le sens étymologique du mot, faculté de voir à travers les corps opaques, sans aucune idée de divination ou de prophétie.

J'estime qu'il faudrait abandonner, *pour le moment*, toute étude des phénomènes du premier groupe et concentrer tous les efforts sur la démonstration scientifique de l'*existence* des faits du second groupe; c'est-à-dire qu'il serait bon d'abandonner actuellement toutes les recherches *compliquées*, toutes les expériences extraordinaires dans lesquelles les éléments de déterminisme sont trop nombreux et trop complexes pour pouvoir être scientifiquement contrôlés.

Telles sont les expériences de télépathie lointaine, d'apports à grande distance ou de matérialisation. Quelle que soit l'attention avertie des expérimentateurs, on ne connaît pas assez *d'avance* le point particulier sur lequel doit se concentrer le contrôle scientifique : un apport se fera à gauche quand on aura son attention fixée à droite, une communication télépathique ne prendra de l'importance que quand, plus tard, on apprendra l'événement auquel elle correspondait, un fantôme surgira dans une obscurité qui rend impossible une observation précise et on vous défend de tourner brusquement le bouton de la lumière électrique (ce qui doit pouvoir se faire dans une expérience scientifique; les *spirit-grabbers* n'ont jamais tué le médium, mais uniquement sa réputation quand il fraudait.)

Il faut se limiter actuellement à des expériences *simples*, se faisant en *pleine lumière* ou avec le

contrôle brusque et inattendu de la lumière, avec un *but unique* et *précis connu d'avance*. Me paraissent rentrer dans ce groupe les expériences de déplacement ou de lévitation d'un objet sans contact (table ou pèse-lettres), les expériences de suggestion mentale ou de transmission de la pensée sans contact, les expériences de clairvoyance ou de vision à travers les corps opaques.

Ces trois points sont encore occultes quoi qu'on en ait dit. Dans les dernières expériences faites en Italie avec Eusapia Paladino, des savants très compétents ont démontré, sur les tambours des appareils enregistreurs, la réalité des déplacements d'objets; cela supprime l'hypothèse (peu vraisemblable avec ces savants avertis) de l'hallucination collective. Mais ce perfectionnement de l'expérience (qui n'est pas nouveau) ne dit rien sur la zone d'air et d'éther qui sépare le médium de l'objet mis en mouvement. Or, c'est là le point important qu'il faut élucider pour éliminer le truc *inconscient*.

Avec le médium Zuccarini, les professeurs Vicentini et Lori ont voulu étudier expérimentalement cette zone qui sépare le médium de l'objet déplacé : les résultats n'ont pas été brillants et les expérimentateurs ont porté « un jugement défavorable au médium ».

Il reste donc, aujourd'hui encore, en se plaçant au seul point de vue scientifique et en éliminant toute question de surnaturel, d'esprit réincarné, d'ange ou de démon, il reste des questions graves et intéressantes, encore occultes, dont la désoccultation scientifique marquerait un immense progrès et une grande conquête dans la science positive.

Dr Grasset,
Professeur de Clinique médicale
à l'Université de Montpellier.

Les Séances du médium Miller

SÉANCE DU 18 JUIN 1908 (1)

La séance donnée par Miller le dimanche 21 juin 1908 eut lieu chez M. et Mme Letort, 15, rue du Bac, dans le salon-bibliothèque de leur appartement.

C'est une pièce en partie garnie de rayons qui ont une hauteur de 2 m. 50 et qui contiennent des livres à couvertures multicolores. Le cabinet, formé de rideaux de flanelle noire, avait été élevé à un des angles de cette pièce. Avant la séance, il fut examiné par M. de Vesme, le Dr Péchin et M. Benezech. Comme il se trouve à cet endroit un placard renfermant des livres et différents autres objets, les examinateurs, après s'être assurés qu'il ne contenait rien de suspect, le refermèrent à clef et clouèrent des rubans sur la porte. Le Dr Péchin mit la clef dans sa poche, et il la garda pendant toute la durée de la séance.

A cette séance assistèrent M. de Vesme, directeur des *Annales des Sciences psychiques*, Gabriel Delanne, directeur de la *Revue scientifique et morale du spiritisme*, Mantin, directeur de la *Revue spirite*, Papus, directeur de l'*Initiation*, Louis Malteste, du *Monde illustré*, Léon Denis, Chevreuil, le commandant Darget, Chartier, Hawkins, Devigne, Hohlenberg, M. et Mme Alfred Bénezech, Mme E. Noeggerath et Mlle Marie Noeggerath, le Dr Péchin et Mme Péchin, M. et Mme Fortaner, Mme Priet et Mme David, Mmes de Valpinçon, Cornély, Lamoureux, Josselmo-Monroe, Chemineau, etc.

Le médium était assis sur une chaise de bois, et, comme toujours, près du cabinet, à gauche. La chaise avait été aussi examinée par M. de Vesme et le docteur Péchin.

Miller avait près de lui par conséquent à sa gauche, M. Alfred Bénezech, puis M. de Vesme et Léon Denis; de l'autre côté, par conséquent à droite du cabinet, la première place était occupée par Gabriel Delanne, la seconde par le commandant Mantin, la troisième par Mme Letort, la quatrième par M. Letort, la cinquième, par le Dr Péchin, qui était juste en face l'ouverture des rideaux, et les sixième et septième par Mme et Mlle Noeggerath.

L'assistance était nombreuse, trente-six personnes, et parmi elles s'en trouvaient une ou deux dont le scepticisme était connu du médium; aussi, comme il était un peu inquiet à ce sujet, la séance fut-elle laborieuse au début.

Après une courte allocution de M. Bénezech, Betsy parla au medium, et il se passa bien un quart d'heure dans l'attente. Au bout de ce temps Betsy reparla au medium, et une forme parut, tenant les rideaux des deux mains, mais bien pâle; si elle n'avait pas avancé un peu, bien peu, puis reculé, on aurait pu croire que c'était un reflet de quelque chose de blanchâtre qui se projetait sur les rideaux. Le médium demanda à la vague blancheur que l'on apercevait si elle pouvait dire son nom, mais tout s'effaça aussitôt.

(1) Voir le numéro du 1er juillet.

Delanne fit remarquer qu'on voyait, du moins lui et les personnes assez proches de Miller, les mains du médium sur ses genoux.

Il se passa bien encore un bon quart d'heure avant qu'aucun phénomène ne se produisît. Ce temps écoulé, on sentit du vent, un parfum se répandit dans la pièce; et une forme se montra, mais bien fugitivement. Alors Delanne demanda que le Dr Péchin lui tînt les mains, Betsy dit au médium que cette précaution était inutile, et le Dr Péchin, qui s'était emparé des mains de Delanne, les laissa libres.

Nous restâmes encore quelque temps sans rien avoir, puis des formes se montrèrent, à de longs intervalles, parmi lesquelles une forme enfantine qui parut tout près de Delanne. Mais cette forme, comme pour d'autres formes des commencements de séances, est d'un blanc qui s'efface : on pourrait dire que c'est un blanc qui s'assombrit.

Papus récita un poème, et une main parut quelques instants, sans doute pour approuver Papus.

Mantin récita une poésie à son tour, puis Gabriel Delanne dit *La chenille et le papillon,* un poème médianimique bien connu.

Un vent frais vint des rideaux, et un bras, le temps d'un éclair, parut. Il fut constaté que l'on voyait les mains du médium.

A ce moment Betsy demande que M. Delanne et M. Bénezech changent de place. Le premier va occuper la place du second, et celui-ci prend celle du premier. Quand le changement a été fait, Delanne annonce qu'il voit bien que le médium a les mains sur les genoux.

On vit paraître une main et un bras, tandis que M. Bénezech dit sentir un grand vent. La main était bien plus haut que nos têtes et bien plus fine que celle de Miller.

Une forme apparut, se balançant entre les rideaux, et Betsy dit en anglais : « Ne touchez pas ». Elle marcha un peu, se tourna du côté de Miller.

— Marguerite Pichery, dit la forme.

— Marthe Pichery, demanda Mme David. Est-ce toi, mon enfant ?

— Non, répondit la forme... Marguerite.

— Alors c'est ma grand'mère ,dit Mme David.

— C'est une vieille dame, dit le médium.

Cette forme se présentait pour Mme David, et l'on sentit bien que la voix venait de l'apparition et non de Miller.

Remarquons à ce sujet que l'apparition n'a pas accepté le nom suggéré, ainsi que l'objectait une fois Gaston Mery. C'est une remarque que nous avons faite souvent : ne saisissons-nous pas les deux noms ou l'un des noms, les apparitions ne craignent pas de répéter tant qu'elles le peuvent, et elles refusent le nom faux qu'on leur suggère.

Le Dr Péchin nous informe qu'il a bien vu la main de l'apparition en même temps que les mains du médium.

Après que Miller eût fait baisser un peu la lampe, plusieurs personnes s'écrièrent qu'elles voyaient s'agiter le rideau, entre autres M. Bénezech, et une forme parut plus petite que la précédente, plus lumineuse, moins transparente, enfin mieux matérialisée que les autres formes qui se sont montrées jusque-là; mais elle aussi ne quitta pas les rideaux, et Betsy répéta son avertissement : « Ne touchez pas »

Le fantôme dit : « Bonne Maman », et en effet la forme a bien la taille qu'avait notre chère doyenne. Elle appela sa fille, Mme Emile Noeggerath, Anna, sa bonne dévouée, et plusieurs autres assistants, puis elle prononça :

— Lola.

— Lola, dit Mme E. Noeggerath, n'est pas ici. Marie est ici.

— Oui, je sais bien, répond la forme.

Et on entend le bruit d'un baiser qu'elle envoie.

Lola est la belle-fille de Mme E. Noggerath.

Constatons que cette matérialisation fut bien moins parfaite qu'à la précédente séance.

Besty demanda alors si on voulait examiner le cabinet, et M. Bénezech le visita.

Le médium dit après la visite : « Je vais entrer dans ma petite prison ».

Pendant tout ce temps, on avait entendu plusieurs fois la voix de Besty, qui était ou paraissait très nerveuse; à chaque apparition elle faisait : « Ne la touchez pas », et une fois que Mme Letort lui disait qu'elle n'avait pas à s'inquiéter, elle répliqua :

— Je sais mieux que personne ce qu'il faut en penser.

Connaissant bien chaque personne de l'assistance, nous étions absolument certains qu'il n'y avait rien à craindre, mais Miller, lui, craignait, et c'est probablement ce qui affectait Betsy.

Miller dans le cabinet, Betsy commanda de chanter, et comme nous chantions mollement, à peine, elle ajouta : « Il faut tous chanter ». On lui obéit, elle pria qu'on fît la chaîne, et elle annonça que nous allions avoir une matérialisation en dehors du cabinet.

Le rideau gonfla, puis à son sommet et en dehors parut un nuage blanc, qui flotta de gauche à droite, descendit un peu, et Betsy ordonna de parler tout le temps. Quand le nuage est à peu près à la hauteur de la tête des assistants, il remonte, redescend, devient d'un blanc plus intense, sans être cependant bien lumineux, se pose sur le parquet, et Betsy répète encore : « Il faut toujours parler » Le nuage se développe en largeur, en hauteur, semble de la taille d'un petit enfant, et M. Bénezech annonce qu'il vient d'être touché au genou par la forme en travail de formation. Enfin paraît un fantôme très blanc qui, aussitôt formé, entre dans le cabinet et n'en quitte pas le seuil. Il dit, d'une forte voix :

— William Hawkins.

Betsy, aux questions de notre ami M. Henry Hawkins, qui était là, expliqua plus tard que c'était un de ses ancêtres, un militaire. Ceci est assez intéressant, car depuis quelque temps un esprit se nommant William a souvent indiqué sa présence près de M. Hawkins, tant à Londres qu'à Paris, et des clairvoyants ont dépeint un militaire qui lui ressemblait, à lui Henry Hawkins.

Quand la forme ne se montra plus, Miller, qui n'est pas entrancé, nous apprit qu'il n'avait rien vu, et Betsy dit de cesser de faire la chaîne, puis parla à son médium.

Peu après parurent, l'une après l'autre, mais restèrent ensemble, Effie Dean et Carrie West, toutes les deux bien vivantes, faisant des mouvements indépendants, Carrie West toute petite, Effie plus grande. Un bandeau lumineux ceignait leur front. Effie avait des nattes de cheveux bruns de chaque côté de la figure. Elles saluèrent ensemble, et l'une posa le bout de ses doigts sur le front de M. Bénezech.

On croyait le médium entrancé, mais il se plaignit de ne pouvoir dormir; il nous pria de faire la chaîne, et, sur le conseil de Mme Priet, nous chantâmes.

Betsy annonça que le médium était enfin en trance, et un léger nuage en forme de boule se vit en haut des rideaux; lentement et en flottant, il descendit de l'extrémité gauche du cabinet, où se trouvait le pasteur Bénezech, à l'extrémité droite où elle alla si près de M. Delanne et de M. de Vesme, que ce dernier nous apprit plus tard qu'il avait pensé qu'elle le toucherait. La distance ainsi parcourue était au moins d'un mètre cinquante.

Une fois qu'elle eut touché le parquet, la boule se développa graduellement prit l'apparence d'une poupée dont les petits bras semblaient brasser quelque chose, elle poussa en hauteur et en largeur, et bientôt se tint devant nous une forme nettement dessinée, dont les draperies étaient d'un blanc lumineux.

— Mother Sadi, dit-elle. Je suis la mère des mères. Je viens vous aider, et vous bénir tous, car je vois l'aspiration de vos cœurs.

Elle éleva les mains dans un geste de bénédiction.

— Tous les 27 du mois, entre midi et une heure, je viendrai chez tous, dit-elle encore.

Betsy nous apprit un peu plus tard qu'elle avait l'habitude de venir le 27 du mois, entre midi et une heure, mais invisible, chez tous ceux à qui elle avait promis sa visite.

Betsy ajouta que Mother Sadi était de l'ancienne Egypte, et qu'elle avait été la mère d'un ordre qui existe encore en Californie, ordre appelé : « *The sun angels'order of Light* » qu'on peut à peu près traduire par : « l'*Ordre de Lumière des anges du soleil.* »

La forme se pencha sur M. Bénezech en disant : « Me voyez-vous bien ? » et M. Bénezech nous apprend qu'elle l'a touché; puis elle se retira, revint quelques instants après, disant qu'elle revenait parce qu'on l'avait appelée, mais elle revint alors du côté de M. Delanne, et elle fit un pas en avant, de façon à être bien en dehors du cabinet. Elle leva un bras qui paraissait fin et montra sa main au poignet délicat, et Delanne déclara bien voir sa figure, une figure d'un teint orangé. Nous pouvions aussi de notre côté apercevoir la forme, mais de profil.

La forme qui succéda à Mother Sadi s'annonça comme étant Catharina von Bora, la femme de Luther. C'était une forme plutôt petite, entourée de draperies bien blanches. Elle se tourna vers le pasteur Bénezech et dit en pur allemand qu'elle venait spécialement pour lui, car Dieu avait vu en lui un homme qui pouvait travailler à la cause du vrai. « Il faut, — dit-elle, que vous travailliez pour propager le spiritisme, pour répandre la lumière que vous venez de trouver ». Et elle ajouta que son fils était heureux, et qu'il se manifesterait à lui dans un rêve et entouré de lumière.

Catharina von Bora se retira et elle fut suivie, quelques instants après, par une grande forme masculine, la figure voilée, mais dont on apercevait cependant le nez et le menton.

— Melanchton, fit-elle.

— Philippe Melanchton ? demandèrent quelques-uns.

— *Ya.*

Il continua : « Ceci est un jour bien heureux... En avant! en avant!... Je suis heureux de vous aider et de travailler avec vous » Il parla du spiritisme, disant que l'avenir lui était réservé.

Il était enveloppé d'une étoffe plus épaisse et d'un blanc plus mat que les autres apparitions.

Nous ne pouvons rendre les paroles exactes des formes précédentes, car elles n'ont pas été sténographiées, mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que Catharina von Bora et Melanchton parlaient un allemand parfait et s'exprimaient avec facilité et pureté, ce que n'aurait jamais pu faire le médium. La pureté de la langue fut constatée, non seulement par tous ceux des assistants qui savaient l'allemand, tels que Mme Emile Noeggerath, Mme Letort, MM. Fortaner et Hohlenberg, mais encore et surtout par Mlle Marie Noeggerath, qui est allemande. Or, Miller ne parle correctement, ni le français, sa langue natale, ni l'anglais, sa langue d'adoption : alors comment pourrait-il, même en sachant peut-être quelques bribes d'allemand, parler aussi parfaitement, aussi littérairement cette langue érangère ?

Enfin parut une apparition dont on connaît bien maintenant la haute et élégante stature, qui, pour nous, est familière, car elle vint à toutes les séances de 1906 et à celle du 18 juin dernier.

— *My mane is doctor Benton*, dit l'apparition.

Le Dr Benton se pencha sur M. Bénezech, l'embrassa deux fois, et l'on entendit claquer les baisers; il se pencha sur lui, mettant sa face sur sa face, et disant : « Regardez bien mes yeux. Je ne suis pas le médium ».

Il est en face de M. Letort, à peu près à cinquante centimètres devant lui, et M. Letort, qui peut remarquer son teint très foncé et la barbe touffue qui couvre seulement le menton, admire la vie, les mouvements de cette forme agile, souple comme un être humain.

Le Dr Benton rentra dans le cabinet, probablement pour reprendre des forces près du médium, et il reparut, se tint devant le cabinet, nous parlant longtemps en anglais, de sa voix vibrante et bien caractéristique. Il commença par dire : « Il ne faut pas être aussi impatients... On ne doit pas faire trop de questions, car le médium donnera d'autres séances. Ils (les esprits) sont tout près de nous, et nous devons travailler avec eux ». S'adressant à M. de Vesme, il lui dit qu'il veut faire de lui un converti. Il entama un dialogue avec Mme E. Noeggerath, lui donna des indications pour la prochaine séance qui devait avoir lieu chez elle, nous apprit que Bonne Maman était heureuse « d'être de l'autre côté », qu'elle eût été trop faible pour supporter les fatigues et les ennuis que comporte l'organisation des séances, mais qu'elle nous aidait de l'au-delà; il parla à Mme Letort, à Mantin, à Anna, la domestique de Bonne Maman, et il la remercia d'avoir été bonne pour celle-ci, leur « grande amie ». Enfin il encouragea les assistants, disant : « Le spiritisme fera plus de progrès dans les trois ans à venir que dans les vingt-cinq ans qui viennent de s'écouler ». Il partit en ajoutant : « *God bless you!..., Good night!* »

Le Dr Benton rentré dans le cabinet, on entendit Betsy qui disait qu'elle ne pensait pas pouvoir faire davantage; on l'aperçut presqu'aussitôt, et elle éclata de son rire particulier. Il ne fallait pas s'impatienter, dit-elle. Elle nomma les Fortaner, Hawkins, parla au commandant Mantin, puis demanda à M. Letort s'il la voyait bien. Elle se tenait encadrée dans les rideaux, en face de M. Letort; si celui-ci la distinguait bien, elle lui apparaissait moins lumineuse et de contours moins distincts qu'aux séances de 1906. Quelques assistants s'écrièrent la bien voir. Elle s'adressa au Dr Péchin qui, assis à la droite de M. Letort, l'avait aussi bien en face de lui, et elle dit à ce docteur : « C'est vous qui assistiez à la séance de contrôle chez Gaston Mery comme contrôleur ». Péchin demande à être touché par elle, mais elle répond qu'elle ne peut.

Betsy referma les rideaux, et on ne la vit plus, mais on entendit son rire. Elle se remontra, appela Chartier, puis elle éclata de rire. Elle dit que tout le monde lui donnera dix cents (cinquante centimes) parce qu'elle a bien travaillé. Elle referma les rideaux, disant qu'on pouvait parler un peu, les rouvrit, et elle prononça lentement, comme quelqu'un qui s'essaye à parler une langue qu'il sait peu, et en français cette fois : « Je suis très contente de voir toute la famille spirite ». Elle ajouta, en anglais, qu'elle se montrera avec plus de force chez Mme Noeggerath, à la séance prochaine. De noucau on ne la vit plus, mais elle entama dans le cabinet un dialogue avec Mme Noeggerath : elle dira mardi quand il y aura la séance de contrôle, et elle prie qu'on ne change rien au salon de Bonne Maman, dans lequel aura lieu cette séance; puis elle ajouta, encore en français : « Anna, je suis contente de vous voir », et en anglais, elle conversa avec Hawkins, et termina par la promesse que tout s'arrangerait bien.

Si Betsy, après avoir disparu, revint, ce fut pour

dire en anglais : « Il ne faut pas offrir de l'argent au médium; on pourra faire une collecte, et de l'argent recueilli lui acheter un cadeau; mais on ne lui remettra ce cadeau qu'après deux mois ». Elle rentra dans le cabinet ajoutant que lorsque le médium retournerait en Amérique il montrerait ce cadeau. On demande qui doit se charger de faire la collecte et quelques-uns nomment Mme de Valpinçon. Des coups sont frappés dans le cabinet pour dire oui.

Betsy nous apprit que c'était tout ce qu'elle pouvait faire ce soir-là, et une forme se disant Pierre Priet parut quelques instants seulement, mais sans quitter le seuil du cabinet.

Pierre Priet, sous les draperies qui l'enveloppent, est mince, a les vêtements collés au corps. Il parla à sa femme, dit qu'il ne pouvait pas sortir. Nous reconnaissons la même voix particulière, au ton saccadé, que nous entendîmes, il y aura bientôt deux ans, chez Mme Rufina Noeggerath et à la séance de contrôle qui eut lieu chez Gaston Mery. Quand il eut cessé de parler et qu'on ne le vit plus, Mme Priet nous apprit que le fantôme « avait tout à fait la voix de son mari », et Mme David, qui soigna Pierre Priet dans sa dernière maladie, affirma que c'était bien lui que nous venions de voir.

Comme d'habitude, Betsy se remontra à nous avant la fin de la séance, et elle chanta avec nous *The Swanee river*, et, ainsi que d'habitude, le médium sortit au moment même où Betsy se retira, de sorte que plusieurs assistants purent affirmer avoir vu, un instant, simultanément les deux formes .

Le cabinet fut visité aussitôt après la séance, les bandes clouées sur la porte du placard furent reconnues intactes, et le Dr Péchin rendit à M. Letort la clef de ce placard.

Séance du 25 juin 1908

La séance du 25 juin fut une séance de contrôle rigoureux, et elle fut donnée, comme la séance précédente, chez Mme E. Noeggerath, 22, rue Milton. Une trentaine de personnes s'y trouvaient.

Les contrôleurs chargés d'assister au déshabillage du médium et de le visiter minutieusement, étaient le directeur de cette revue, Gaston Mery, C. De Vesme, directeur des *Annales des Sciences psychiques*, le pasteur Bénezech, et M. Charles Bloch, de la Société théosophique (1). La commission de défense de la tente était composée de MM. Léon Denis, Delanne, les commandants Mantin et Darget. M. Letort avait bien voulu se charger de régler la lampe.

Avant la séance, Gaston Mery expliqua que le contrôle avait eu lieu dans la mesure la plus stricte et la plus sérieuse. Il dit : « Nous avons pris le médium au bas de l'escalier et nous l'avons conduit ici; nous l'avons déshabillé complètement, pantalon, chaussures, chaussettes et chemise. Après avoir été examiné, il a revêtu d'autres vêtements noirs, sans doublure ni poches, que nous avions apportés et vérifiés au préalable. Nous pouvons, en notre âme et conscience, déclarer que nous n'avons rien surpris qui puisse donner l'éveil et qui puisse faire croire à une fraude possible.

« Depuis son arrivée, comme vous avez pu le constater vous-mêmes, nous sommes restés à la porte du cabinet, empêchant toute communication, interdisant même aux personnes qui venaient pour serrer la main du médium, de le faire. Je crois que toutes les précautions ont été prises, et je n'ai d'ailleurs rien d'autre à ajouter. Si toutefois j'avais oublié quelque point intéressant, je répondrais bien volontiers aux questions qui me seraient posées ».

On entendit alors quelqu'un demander si les contrôleurs avaient visité le cabinet, et M. Mery répondit : « Nous avons visité le cabinet, nous avons examiné, et c'est ce qui a pris beaucoup de temps, la toiture, apposé des scellés contre la porte du placard qui est au fond du cabinet; nous avons soulevé le tapis, vérifié la chaise. Je ne crois pas que nous ayons oublié quelque chose ».

Le médium est debout devant le cabinet, il demande que l'on baisse la lampe et que M. Bénezech prononce l'allocution d'usage. M. Letort baisse la lampe mais la lumière est encore suffisante pour que les assistants puissent se distinguer les uns les autres.

Après que M. Bénezech eut parlé, Miller entra dans le cabinet.

Voici le placement de quelques assistants : d'un côté du cabinet se trouvent Gabriel Delanne, le commandant Darget, de Vesme, Mme E. Noeggerath, de l'autre, Léon Denis, le commandant Mantin, Mme Bayer, Pablo.

Dans le cabinet, on entendit une voix demander à Léon Denis de faire une prière. que tous les assistants, levés, répèteront.

Après la prière de Léon Denis, de qui chaque

(1) C'est par erreur que, dans son article du précédent numéro, notre Directeur avait cité M. Blech, comme un des rédacteurs du *Matin*.

phrase fut redite par l'assemblée, Betsy, le « contrôle » du médium, se fit entendre dans le cabinet; elle dit que tous pouvaient s'asseoir et qu'il fallait faire la chaîne.

Une première apparition se présenta, s'avança un peu, disant bonsoir en anglais et se nommant. C'était Effie Déan. Elle demanda si on pouvait la voir et plusieurs assistants répondirent : « Très bien ». Quand elle se fut retirée, Gabriel Delanne nous apprit qu'il avait très bien distingué les traits de la figure, le voile blanc, ce qui était digne de remarque, puisque le médium n'avait sur lui aucun fil blanc.

Une boule blanchâtre, mais d'un blanc pâle, se montra au haut et en dehors du cabinet, descendit en flottant de droite à gauche, et elle toucha le parquet juste en face du commandant Mantin; là elle augmenta sans paraître encore consistante, puis une forme se précisa et commença à remuer les bras. L'apparition formée dit : Madame Laffineur. Bonsoir, tout le monde, bonsoir, chers amis. Que je suis contente de vous voir tous! vous, Gabriel, vous, commandant, et vous, monsieur de Vesme : M'avez-vous reconnue ? » M. de Vesme répond non, et l'apparition continue : « Vous vous souvenez de moi, monsieur et madame Letort ? Madame Noeggerath ainsi que votre fille, vous ne m'avez pas connue. Oh, je suis bien, bien heureuse de vous voir tous! » Elle s'effondra en disant « Bonsoir, madame Lamoureux! » Sur le parquet il n'y avait plus qu'une petite masse blanchâtre, qu'on entendait encore : « Bonsoir ».

La troisième apparition fut celle de Lillie Roberts, qui dit : « Bonsoir », et demanda si on la voyait. Elle marcha de droite à gauche, éleva un bras qu'on vit très bien, et redit : « Bonsoir ». Elle alla près de M. Léon Denis, et elle lui demanda la main, qu'elle posa sur sa poitrine. M. Léon Denis s'écria : « Qu'elle est belle! Elle m'a pris la main, et l'a mise sur son sein. J'ai senti la chair chaude et moite et la forme du sein. C'est merveilleux! Merci, cher esprit! » Elle prit aussi la main du commandant Mantin et la mit sur sa poitrine, et Mantin dit qu'il a très bien senti les seins de l'apparition. De même pour Delanne, à qui elle en fit autant. Delanne dit que c'était évidemment une jeune femme à la main délicate; sa main par le revers a senti le bout du sein, et l'attouchement a été fait avec une réserve et une dignité qu'il tient à signaler. Léon Denis ajouta qu'il avait parfaitement vu son bras rond et souple.

La quatrième forme qui apparut s'annonça comme étant Joséphine Case. Elle fit quelques pas, et l'on entendit le parquet crier sous elle. Après qu'elle eut dit qu'elle était très heureuse de nous voir, elle ajouta : « Ce sera la dernière séance de contrôle. Le médium ne peut pas se faire à l'idée d'être deshabillé devant le monde. Il dit que si l'on n'a pas confiance après ce qu'il a fait aujourd'hui, il n'est pas nécessaire qu'il donne des séances. Le médium a toujours essayé de faire ce qui était bien, et il le fera toujours ». La forme disparut en soulevant le rideau, et Mme Noeggerath répliqua : « Nous avons la plus grande confiance dans le médium, mais quand nous rendrons compte de cette séance à la presse, au grand public, nous pourrons affirmer que toutes les précautions ont été prises pour garantir la sincérité du médium. » Dans le cabinet on entendit une voix qui disait : « Très bien ».

Une cinquième apparition vint et jeta bien distinctement le nom de « Goldschmidt », la sixième dit : « Monroe », puis demanda : « Marcel », et la septième, qui succéda presque immédiatement à la précédente, dit avec volubilité :

— Pierre Priet. Bonsoir tout le monde. Eh bien, Marie, es-tu contente? Ça te va?

Mme Priet. — Eh oui, mon ami!

— Bonsoir, madame Noeggerath, et aussi votre fille, et monsieur Delanne, et monsieur Denis, le commandant Mantin. Je suis content de vous voir tous. Monsieur Bénezech, je suis content de vous voir ce soir, et votre dame aussi.

Mme Bénezech remercie, et elle demande à l'apparition si elle peut lui toucher la main. La réponse est non, et l'apparition disparaît en disant encore : « Bonsoir tout le monde ».

On remarqua que cette septième apparition n'avait pas du tout la même voix que la précédente, et Delanne dit avoir très bien reconnu la dernière voix.

A la huitième forme qui apparut et sembla grandir, Delanne dit : « Voilà une petite apparition », et Léon Denis répliqua : « Non, grande : je vois la silhouette se profiler sur le fond clair ». Alors Betsy, dans le cabinet, repartit, en anglais : « Vous dites une petite : qu'est-ce que vous appellerez donc grande ? La prochaine fois je vous paierai une paire de lunettes ». La forme dit : « Marie Bossel... Louis ».

Une autre forme beaucoup plus petite apparut en même temps, s'annonça comme étant : « Angèle Marchand », et demanda : « Maman, me vois-tu ? » Mme Priet, qui a épousé en premières

noces M. Marchand, répondit : « Oui, je te vois », et l'apparition continua :

— Il y a un grand monsieur à côté de moi qui me donne la main. Je ne le connais pas. Ah ! il est parti maintenant !... Je suis contente de vous voir, monsieur de Vesme, monsieur Letort et madame Noeggerath, monsieur Denis, monsieur Pablo. »

Elle avança dans le milieu de la pièce et demanda si tous la voyaient bien; elle agita sa main, ajoutant : « Voyez-vous ma main ?... Faites la chaîne : cela me donne beaucoup de force ». Elle s'avança encore plus, se pencha sur M. de Vesme, à qui elle demanda s'il voyait bien sa figure et ses yeux, et, s'adressant à M. Delanne, qui fait remarquer que le parquet craque sous ses pas, elle dit : « Je pèse ce soir soixante-trois livres ». Elle disparut derrière les rideaux après avoir ajouté : « Bonsoir maman. Bonsoir tout le monde ».

Pablo demande à M. de Vesme s'il a vu la figure de cette dernière apparition, et M. de Vesme répond : « J'ai très bien vu le nez et la partie supérieure de la figure et les yeux, qui ne paraissaient pas être ceux du médium; mais le bas du visage était caché par un voile comme chez les Mauresques. J'ai très bien vu sa petite main ». Le commandant Darget confirme : « Moi aussi ».

Le Dr Benton vint à son tour pour dire :

— Je suis venu l'autre soir et nous avons promis qu'il y aurait une séance. Non seulement on est bien heureux ici, mais de l'autre côté aussi. Maintenant pour le médium, il est très désagréable d'être déshabillé. Une séance de contrôle est très dure pour lui. Depuis la précédente séance, il est fatigué, malade, les jambes lui font mal. Le médium est-il indépendant, il fait de belles choses; doit-il travailler à côté pour gagner son pain, il ne peut pas le faire aussi bien parce qu'il est préoccupé de son avenir. Il a tout perdu à San Francisco, vous le savez, mais il espère se remettre bien dans ses affaires ».

Il ajouta, après d'autres paroles :

— Le médium est très fatigué ce soir. Toute la journée il a souffert du cœur. Cet après-midi, il a pris un petit crucifix, l'a porté à ses lèvres, et il a prié Jésus en disant : « Aidez-moi, donnez-moi la force d'aller à cette séance qui est destinée à répandre la bonne nouvelle ». Il a réussi. Vous devez l'en féliciter et l'en remercier, car c'est un grand effort qu'il a fait, un grand sacrifice. Il sera certainement malade pendant deux jours après cette séance, mais je crois qu'il sera bien dimanche pour donner une autre séance.

Après différentes questions faites au Dr Benton par Delanne, Mantin, Mme Noeggerath, questions auxquelles il répondit, le Dr Benton se retira dans le cabinet, et la onzième apparition fut celle de « Bonne Maman ». Mme Noeggerath demanda : « C'est toi, maman ? » et l'apparition répondit : « Oui, c'est moi. Mes chers amis, que je suis heureuse de vous voir tous ce soir ! Ma fille, Marie, Commandant, Gabriel, monsieur de Vesme, madame Bayer, Anna, mon cher Pablo, Léon Denis ». Mme Noeggerath fit : « Que dois-je dire à tes petits enfants ? ». Réponse : « Je les embrasse tous. Que je suis heureuse. Quelle douceur! Quelle joie! Quel bonheur! »

L'apparition disparut, revint essayer de se reformer, mais elle ne le put. On entendit Betsy dire, dans le cabinet, qu'elle était triste de ne pas pouvoir rester plus longtemps, qu'elle aurait voulu nommer toutes les personnes présentes, et qu'elle saluait madame Lamoureux.

Faisons ici une remarque. C'est que les apparitions, à cause sans doute de la fatigue du médium, de son état de maladie, sont moins bien formées, bien moins lumineuses qu'aux séances précédentes, que les phénomènes ont, en général, moins d'intensité qu'aux séances de 1906. Cette remarque ne s'applique pas aux « contrôles » du médium et à quelques autres apparitions comme Mother Sadi, Pierre Priet, etc .

Après l'apparition de « Bonne Maman », Mme E. Noeggerath, dit :

— A l'autre séance nous avons entendu Betsy dire une chose charmante, que l'abeille ne peut pas faire de miel sans fleurs. Monsieur Chaigneau a écrit une poésie sur ce sujet et il demande si ce n'est pas Bonne Maman qui la lui a inspirée.

On entendit des coups précipités dans le cabinet pour dire oui, et Betsy ajouta, en anglais : « Il faut en envoyer une copie au médium. C'est moi qui suis la grande abeille, l'abeille féminine, et le docteur Benton est l'abeille masculine. J'ai beaucoup de fleurs autour de moi ce soir ».

La douzième apparition surgit brusquement du cabinet, disant : « Louise Michel. Bonsoir tout le monde... Je suis heureuse de vous voir. Me voyez-vous tous ? ». Et à Mme Bénezech qui demanda à la toucher, elle répondit : « Ma bonne dame, impossible pour ce soir : cela ferait beaucoup de mal au médium. Il ne faut jamais poser de questions ». Elle ajouta : « Vous voyez, n'est-ce pas, ce qu'est le spiritisme? C'est grandiose! ».

Elle disparut en disant : « Bonsoir... Liberté ».

L'apparition qui se montra ensuite dit être le mari de Betsy, et elle parla ainsi, dans un anglais petit nègre difficile à comprendre :

— Je suis un homme de couleur. Je suis noir de peau, mais j'ai l'âme blanche, je suis même assez blanc en dedans. On ne me comprendra peut-être pas très bien, parce que je parle l'anglais des nègres. Lorsque je suis venu à Paris, j'ai su parler français, mais j'ai oublié : je n'ai jamais très bien parlé, mais je savais me faire comprendre.

Mme E. Noeggerath lui dit qu'elle le comprend très bien, car elle a habité New-York, et le mari de Betsy repart :

— Je suis bien heureux de vous voir. Puisque vous avez habité New-York, vous pouvez me comprendre. Je suis sûr que le Seigneur vous bénira tous. Je vous reverrai, sinon de ce côté, du moins de l'autre, car je sais bien que l'on vit de l'autre côté, moi, certainement !... Que Dieu vous bénisse tous!

Il se retira, et Betsy demanda de baisser la lampe, de la baisser très bas, car elle allait essayer de nous montrer des lumières astrales. « Chantez », ajouta-t-elle.

On entendit une voix croassante, d'abord dans le cabinet; puis, dans la salle, cela se mit à rire, à pousser des cris, à essayer de chanter avec les assistants. C'était la petite Lulu Adams qui n'arrivait pas à se matérialiser complètement. Elle toucha Mme Noeggerath, de Vesme, Delanne, le commandant Darget, qui déclarèrent qu'ils étaient touchés. Betsy demanda alors de faire un peu plus de lumière, mais la lampe, qu'elle a trop fait baisser tout à l'heure, s'est éteinte, et il faut la rallumer. Pablo crie : « Rentrez vite, Lulu. Prenez garde à la lumière. On rallume », et la petite apparition réplique : « Je ne la crains pas ». M. Letort rallumait la lampe dans la pièce à côté : un reflet de lumière, qui provenait de l'allumette et de la mèche, se projeta dans la pièce, et Betsy fit : « Baissez, baissez vite. Oh! quel dommage!... Trop tard! » et en même temps l'apparition de Lulu rentra dans les rideaux et le médium fut projeté brusquement au milieu de la pièce. Il avait les mains sur les yeux et gémissait. Il resta quelques instants chancelant et se tenant les yeux; puis, dans un effort, il voulut rentrer dans le cabinet, mais Betsy avertit qu'elle ne pourrait plus rien faire, que le médium était trop fatigué, et que par conséquent la séance était terminée.

Quand le médium fut revenu à lui, il demanda plus de lumière, et il pria tout le monde de sortir, à l'exception des membres du contrôle.

Après la séance, M. Gaston Mery vint dire au nom de ceux-ci que le médium s'était déshabillé devant eux, qu'ils l'avaient examiné minutieusement et partout, et qu'ils avaient permis seulement après cet examen, que ses vêtements lui fussent remis; que le cabinet et les tentures avaient été soigneusement visités et que les sceaux étaient intacts; en conséquence, ils étaient heureux de rendre un public hommage à la sincérité de Miller.

(*A suivre*) CHARLES ET ELLEN LETORT.

LE MARÉCHAL FABERT et le Merveilleux

Vaillant soldat, général de mérite, qui devança Vauban dans la transformation de la guerre de sièges, comme il fut son précurseur dans l'application de la statistique à la réforme du système des impôts, Fabert a laissé le souvenir d'un administrateur de premier ordre.

Cette homme de haute valeur raconte, dans ses Mémoires, qu'il a eu plusieurs rêves prémonitoires. Le lendemain du jour de l'édit de Louis XIII sur les duels, il lui fut révélé, pendant son sommeil, qu'il devait se battre le jour même : et en effet, il dût tirer l'épée au faubourg Montmartre contre un gentilhomme du duc de La Valette. Au blocus de la Rochelle, il crut entendre en songe sonner à cheval par un trompette; il se leva fort à propos, car les assiégés firent une sortie quelques heures après.

Une autre fois, il lut et comprit, en songe, un passage latin, bien qu'il ne connût pas cette langue ; et le lendemain, il parla à son frère du contenu d'une note du volume en question. « Il inférait de là, dit-il dans ses Mémoires, que l'âme agissait d'elle-même et sans aucun organe ; elle n'en pouvait avoir besoin pour produire en lui ces effets. Il avait plusieurs fois pensé de toute sa force à des choses importantes et d'honneur, à la guerre et ailleurs, que son esprit ne lui avait rien fourni par lequel il pût, en façon quelconque, deviner ce qui lui devait arriver, et quand la nuit le corps était assoupi, l'âme seule l'avertissait de ce qui lui arrivait le jour suivant. Il était étonné pourquoi, joignant à l'âme tout ce qui dépendait du corps, elle agissait bien moins parfaitement. Il a trouvé en dormant des choses en géométrie qu'il n'avait pu trouver en veillant. »

Ce dernier phénomène est aujourd'hui bien connu des psychologues, qui ont écrit de savantes pages sur

l'activité inconsciente de l'esprit pendant le sommeil; Fabert paraît donc avoir été assez bien doué pour développer ce que nos occultistes appellent « les sens astraux ». Nous faisons toutefois des réserves sur son intelligence du latin pendant son sommeil : peut-être le rédacteur de ses Mémoires n'a-t-il pas compris que le maréchal en connaissait les premiers éléments. Le fait n'en est pas moins intéressant : mais on sait que, de notre temps, des somnambules ont récité du latin qu'elles avaient entendu réciter devant elles de longues années auparavant, et expliquer d'une manière assez nette pour que leur mémoire surexcitée leur permît d'en rappeler le sens exact.

Le peuple pensait que Fabert devait au diable la connaissance de l'avenir, qui lui faisait braver tous les dangers, et les moyens de s'élever au-dessus des autres hommes. Un lieutenant disgracié contribua notablement à faire au maréchal, excellent catholique cependant, la réputation d'un sorcier.

Certains témoins ont pu le juger ainsi de fort bonne foi : vers 1625, à Fontenay-en-Brie, étant couché avec un camarade, M. du Bordet, dans un château du duc d'Epernon, il eut en songe un long entretien à haute voix, sur l'autre monde, avec un esprit qui s'assit dans un fauteuil au chevet de son lit. Son compagnon le réveilla assez rudement : « Eh quoi ! sorcier ! ne nous laisseras-tu pas dormir? Vas-tu parler au diable toute la nuit ? »

Comme il avait l'esprit curieux, en même temps que l'imagination active, il s'intéressa, dans les loisirs de sa vie guerrière, aux spéculations philosophiques sur la nature de l'âme, et aux recherches de l'alchimiste Esprit Gobineau, sieur de Montluisant, poète chartrain, auteur du *Sacré Mont Carmel*.

Ce personnage lui dressa, croit-on, son horoscope, et lui fit croire qu'il mourrait dans son année climatérique, c'est-à-dire dans la 63e. Montluisant, d'après sa correspondance, extrayait « la terre vierge » de l'air. « Du vitriol minéral, écrivait-il à Fabert, j'ai extrait un esprit mercuriel blanc, une âme ou huile rouge sulfureuse et un corps cristallin et salé ; mais je ne vous ai pas écrit que ce corps cristallin était passé en sel volatil et essentiel avec son esprit blanc et son âme rouge, extrait, par la distillation, du chaos minéral, et que ce sel est un admirable aimant (ainsi que je l'ai expérimenté) qui, par sa vertu magnétique, attire à soi l'esprit contenu dans l'air et le convertit (d'insipide qu'il est) en une liqueur acide, fort agréable..., sans pourtant que ce sel aimanté diminue en rien son poids, ni sans qu'il fasse aucun changement de sa propre figure... et je puis vous assurer, en vérité, que je vois évidemment la terre de promission, mais que je n'ai pas assez de puissance pour y entrer. »

Les relations de Fabert avec ce chercheur ne durèrent au reste que peu d'années. Mais le maréchal laissa une réputation de magicien, malgré son zèle catholique incontestable. Les gens d'un village voisin de son château disaient que son fantôme revenait toutes les nuits dans les caves, dans la grande salle du commun et sur la chaussée de l'étang de la Hart ; de sorte que les jacobins, près d'un siècle et demi plus tard, n'osaient pas s'y aventurer, et que le château ne subit pas de déprédation pendant la Terreur.

Nous souhaitons qu'un homme versé dans l'alchimie fasse un commentaire du passage que nous avons cité d'après M. Bourelly, biographe du maréchal.

Quant aux rêves prémonitoires que relatent ses Mémoires, nous en avons cité plusieurs autres, tirés de Mémoires du XVIe, du XVIIe, voire même du XIXe siècle. Comme M. Gaston Mery, à l'exemple de M. Camille Flammarion, a relevé dans cette revue un bon nombre de rêves prémonitoires de l'époque contemporaine, il y a lieu de réfléchir avant d'en nier *a priori* la vraisemblance.

TIMOTHÉE.

UN

LABORATOIRE DE PSYCHO-PHYSIQUE

A AMSTERDAM

M. Fournier d'Albe, membre de l'Académie royale irlandaise et auteur de travaux importants relatifs à l'électricité, a publié récemment dans les *Annales des Sciences psychiques*, un article qui débutait ainsi :

« Depuis une cinquantaine d'années le monde s'est trouvé en face d'une série de phénomènes extraordinaires dont l'explication échappait aux ressources de la science physique et de la psychologie traditionnelle.

« Ces phénomènes ont été appelés spiritualistes ou spirites, médiumniques, occultes, supranormaux et métaphysiques. Ce dernier terme est peut-être plus satisfaisant, n'impliquant aucune théorie toute faite. Les phénomènes ont été tour à tour mis en doute, niés, bafoués, et attribués à la fraude ou à l'œuvre du démon. Ils sont aujourd'hui plus importuns et plus préoccupants que jamais. De vastes matériaux ont été accumulés et classés, de grands noms se sont liés à la croyance de leur réalité ou tout au moins à leur étude. Les faits ont été

amenés à une espèce de cohésion organique; certaines hypothèses faciles et un peu grossières ont été formulées comme devant servir de guide dans cet amas de détails merveilleux. Qu'est-ce que la science et le monde feront relativement à ces phénomènes dans l'avenir ?....

« Il est probable que la science finira par renoncer à bouder devant les recherches patientes des métapsychistes. *Les phénomènes nouveaux sont la vie, le sang de la science.* La lenteur des progrès faits en ce sens est due aux difficultés de l'étude... »

Aujourd'hui, le problème est nettement posé.

Les phénomènes métapsychiques ont été observés si souvent et avec de telles garanties que tous ceux qui se sont occupés de leur étude leur attribuent une réalité équivalente à celle des autres phénomènes que nous observons avec nos sens et qui forment la base des sciences physiques.

La différence entre les premiers et les derniers tient surtout à ce que les uns paraissent souvent dirigés par une intelligence qui n'apparaît pas dans les autres.

Les phénomènes métapsychiques sont donc plus complexes que les phénomènes physiques puisqu'ils comportent non seulement comme ceux-là un processus matériel provenant des actions réciproques des diverses forces plus ou moins connues de la nature, mais dans certains cas, un élément spirituel dont la détermination comporte des procédés spéciaux.

Les chercheurs se sont, depuis longtemps, divisés en deux groupes de tendance bien distincte, les spiritualistes et les physiciens, qui attaquent la question par deux côtés différents et dont les efforts convergents aboutiront un jour, il faut l'espérer, à la découverte de la vérité.

Les spiritualistes n'ont qu'un but : celui de définir les intelligences qui se manifestent, de rechercher leur nature et de leur demander des renseignements relatifs au monde auquel elles disent appartenir. La plupart d'entre eux admettent que ces intelligences sont les âmes des morts et y voient par conséquent une preuve de la survie, preuve dont l'importance est considérable au point de vue social.

Quant aux physiciens, ils ne se préoccupent des manifestations paraissant intelligentes que pour les écarter, parce que leur effet est de troubler les lois mécaniques qu'ils s'efforcent de découvrir pour l'ensemble des phénomènes métapsychiques.

Naturellement il y a tous les intermédiaires entre ces deux camps extrêmes.

***

Parmi tous ces groupes de physiciens, il faut classer au premier rang celui d'Amsterdam, où un jeune savant, M. Floris Jansen, est parvenu à fonder, il y a quelques mois seulement, un laboratoire de psychophysiologie qui a déjà publié trois fascicules des plus intéressants, le premier en hollandais, les deux autres en allemand, et qui se propose d'en publier plus tard une édition française si le succès couronne ses efforts.

C'est avec ses seules ressources et celles de quelques amis que M. Jansen a fondé cet institut qui devrait servir d'exemple à un autre institut richement doté par le public et dont ce public regrette le silence persistant sur les questions qui ont motivé sa fondation.

Voici comment, dans le premier de ces fascicules, publié en mars 1907, M. Jansen a exposé le but qu'il poursuit :

« Nos expériences, dit-il, tendront toutes à trouver le lien entre les phénomènes métpasychiques et l'énergie de l'éther. Nous étudierons les phénomènes biologiques, psychiques et physiologiques en faisant agir sur eux l'énergie de l'éther sous forme de rayons kinétiques et statiques. Notre effort consistera à créer une œuvre exclusivement expérimentale en excluant, autant que possible, tout dogme scientifique ou mystique.

« Nous ne nous bornerons pas exclusivement aux études de la psychologie et de la physique; nous acceptons également celles qu'on appelle *occultes*. Nous tenons à faire remarquer que nous ne considérons pas comme appartenant à l'occulte les divers phénomènes observés dans le domaine de l'hypnotisme et de la physiologie des mouvements inconscients; mais nous enregistrerons ceux dont nous ne pouvons même pas dire ce qu'ils sont, dont nous ne connaissons ni la nature ni la cause et qui cependant, par cela même qu'ils ont de l'analogie avec les phénomènes de la lumière et de l'électricité, font supposer qu'il y a entre eux un rapport qu'il s'agit de déterminer. Il en est de même pour les manifestations occultes qui sembleraient prouver que l'âme peut agir sur l'éther pour y produire des formes éphémères.

« Bien des gens considèrent comme peu scientifique le fait de vouloir retenir dans le même domaine les expériences de l'occultisme et celles de

la physiologie et de la psychologie. A cela je réponds : Aucun fait n'éveille, chez l'homme qui réfléchit, autant de méfiance qu'un phénomène occulte; si donc un expérimentateur scientifique se décide, après bien des hésitations, à se livrer à des recherches de cette espèce, il le fera avec une sévérité et une attention bien plus grandes que lorsqu'il entreprend une expérience ordinaire, qui très souvent est conduite avec une insouciance déconcertante. Et, à ma connaissance, *personne n'a réussi jusqu'à présent à prouver la non-existence de ces faits ainsi observés.* Je ne parle pas de déductions qu'on a cru devoir en tirer; nous ne nous occupons pas des théories. Mais, quant à la réalité de ces phénomènes constatés expérimentalement par des hommes compétents, je n'ai rencontré dans aucun des écrits de ceux qui les nient, des preuves démontrant qu'ils n'existent pas; les écrits de ces négateurs ne résistent même pas à une critique un peu serrée de leurs adversaires..... Comme beaucoup de ces phénomènes rentrent dans le cadre de mes études, je crois imprimer à mon œuvre le sceau d'un esprit sans préjugés en assignant à ces phénomènes occulto-psychiques la place qui leur est due.

« Considérant que notre laboratoire est à la disposition de tous pour les recherches qui relèvent de notre genre d'études, je me borne à énumérer ici, pour l'instruction du lecteur, quelques indications sur les thèmes enregistrés provisoirement dans notre programme.

A. — Recherches relatives à l'influence de la lumière homogène sur les manifestations vitales des protozoaires. Nous voudrions continuer l'œuvre de Engelmann, Verworn, Loeb, Strasburger et autres.

B. — Recherches relatives à l'influence d'une lumière homogène et du flux magnétique sur les états psychiques. — Bien qu'on ait déjà pu constater une certaine relation dans ces rapports, nous ne connaissons là-dessus aucune expérience importante.

C. — Recherches relatives à l'action de l'éther dans la réalisation des phénomènes spirites. Ces recherches continueront celles de Crookes et du Dr Maxwell.

D. — Recherches relatives à l'influence (directe) des narcotiques sur les états psychiques — ce sera une continuation des travaux de Bourru et Burot de Kroepelin et de Dufour.

E. — Recherches relatives à l'influence de la radio-activité sur les micro-organismes.

F. — Reprise des travaux de Reichenbach relatifs aux émanations de l'*Od* observées par les sensitifs. — Nous nous guiderons sur les expériences postérieures de la *Société des recherches psychiques* de Londres, de celles de Rochas, de Luys, etc., et nous tâcherons d'éliminer, autant que possible, toute influence de suggestion mentale.

G. — Recherches relatives à la transmission de la pensée en dehors de la voie des sens normaux. — Cette étude se rattache notamment aux travaux d'Ochorowicz.

« Nous aurons soin en publiant nos rapports d'en consacrer une partie importante à la littérature relative à nos études... Il est de la plus grande utilité, aussi bien pour les expérimentateurs que pour les lecteurs, de connaître les efforts de nos devanciers, de voir dans quelle voie ils se sont engagés, quels résultats ils ont obtenus et de savoir exactement à quelles sources on peut puiser pour plus amples informations. »

« Floris Jansen. »

***

Le troisième fascicule qui vient de paraître contient le rapport relatif à la continuation des recherches de Reichenbach accompagné de figures explicatives; nous nous bornerons à l'analyser à cause de sa longueur et de son caractère technique.

M. Jansen rappelle d'abord que ses expériences ont été la répétition de celles qui ont été conduites par Barett en 1833 et exposées dans les procès-verbaux de la Société des recherches psychiques de Londres (vol. I, partie III, p. 230-237), expériences dont le résultat fut que trois personnes sur quarante-cinq aperçurent des lueurs apparaître aux pôles d'un électro-aimant, au moment où on faisait passer le courant à leur insu.

M. Jansen, qui avait à sa disposition des courants continus et des courants alternatifs, les a fait passer successivement dans les enroulements d'un électro-aimant à l'insu de la personne choisie pour observer et qui était enfermée avec l'électro-aimant dans une chambre obscure.

Pour développer sa sensibilité et éliminer toute cause perturbatrice, cette personne était introduite dans la chambre obscure vingt minutes au moins avant le commencement de l'expérience. Elle devait, dans le cas où elle percevrait quel-

ques lueurs, presser le bouton d'un contact électrique placé à portée de sa main, sur le bras du fauteuil dans lequel elle était commodément assise. Les signaux ainsi produits par elle allaient s'enregistrer sur le même appareil qui enregistrait à l'aide d'un autre dispositif ,les courants lancés par M. Jansen.

Sur quatre-vingt-trois personnes (54 hommes et 29 femmes) s'étant soumises à l'expérience, quatorze hommes et treize femmes n'ont jamais enregistré d'impressions lumineuses dues au passage du courant; douze hommes et une femme ont accusé des perceptions lumineuses répondant exactement suivant le cas, au passage ou au non-passage du courant; d'autres observateurs ont donné des résultats discordants.

De ces expériences, il semble qu'on ne puisse, pour le moment, conclure que ceci : Lors de la fermeture du circuit, l'impression lumineuse commence à être sentie; son intensité va en croissant tandis que le courant passe est maxima au moment de sa rupture et continue à décroître régulièrement et plus rapidement qu'elle n'a crû, après cette rupture.

Il ne faut pas oublier que les expériences de Reichenbach ont été faites avec des séjours beaucoup plus longs dans l'obscurité et que, pour celles qui ont été dirigées par le commandant Colson et moi, nous avions comme sujet un jeune homme d'une sensibilité tout à fait exceptionnelle, ce qui nous a permis d'obtenir des résultats bien plus nets.

Quelle part faut-il faire dans ceux-ci à la suggestion que nous avons cherché à éviter autant que possible, c'est ce que montreront les expériences futures conduites avec le même esprit de prudente hardiesse. En tous cas il semble démontré dès aujourd'hui que certaines personnes perçoivent des sensations qui n'impressionnent pas le commun de mortels; et c'est là une conclusion à laquelle on arrive par l'étude de la plupart des phénomènes métapsychiques.

Mais, comme il n'y a pas de sauts dans la nature, les sensitifs doivent être considérés comme des instruments amplificateurs nous permettant de constater, et peut-être un jour de définir, les vibrations qui occupent les intervalles compris entre celles qui sont perçues par les sens normaux et que l'illustre physicien Sir Crookes a classées dans le tableau suivant :

	Nombre de vibrations par seconde	
1er Octave	2	
2e »	4	
3e »	8	
4e »	16	
5e »	32	
6e »	64	Son.
7e »	128	
8e »	256	
9e »	512	
10e »	1.024	
15e »	32.768	
20e »	1.047.576	Inconnu.
25e »	33.554.432	
30e »	1.073.741.824	Electricité.
35e »	34.359.738.368	
40e »	1.099.511.627.776	
45e »	35.184.372.088.832	
46e »	70.368.744.177.644	Chaleur.
47e »	140.737.468.355.328	
48e »	281.474.976.710.656	
49e »	562.949.953.421.312	Lumière.
50 »	1.125.899.906.842.624	Rayons chimiq.
51e »	2.251.799.813.685.248	Inconnu.
57e »	144.115.188.075.855.872	
58e »	288.230.376.151.711.744	Rayons X.
61e »	2.305.843.009.213.693.952	
62e »	4.611.686.018.427.389.904	Inconnu.
....	....	

ALBERT DE ROCHAS.

Une Séance de Magnétisme
au Château de Monte-Cristo
RACONTÉE PAR ALEXANDRE DUMAS

L'actualité est au magnétisme. Aucun écrivain n'en a parlé de façon plus attrayante ni plus saisissante que le prestigieux évocateur de Joseph Balsamo. Cette page curieuse raconte une séance de magnétisme chez Dumas, à Saint-Germain, au fameux château de Monte-Cristo. Un célèbre somnambule de l'époque y joue le principal rôle. C'était un dimanche. Nombre d'amis de Dumas se trouvaient chez lui : Louis Boulanger, Séchan, Delanoue, Bernard, Collin, Diéterle Jules de Lesseps:

On monta au salon.

On avait manifesté de tous côtés à Alexis un si vif désir de lui voir opérer quelqu'un de ses miracles, qu'il avait fini par dire que, si quelqu'un de la société se chargeait de l'endormir, il était prêt à faire tout ce que l'on voudrait.

Chacun se regarda; mais personne n'osa tenter l'épreuve. M. Bernard s'approcha de moi.

— Endormez-le, me dit-il tout bas.

— Moi ? Est-ce que je sais endormir les gens autre part qu'au théâtre et dans les bibliothèques ? Est-ce

que je sais faire vos passes, injecter le fluide, communiquer la sympathie ?

— Ne faites rien de cela; endormez-le par la simple force de votre volonté.

— Que faut-il faire, dans ce cas-là ?

— Dites en vous-même : « Je veux qu'Alexis dorme ».

— Et il dormira ?

— C'est probable; vous devez avoir une volonté de tous les diables.

— C'est possible; mais alors j'ai de la volonté comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir.

— Essayez toujours.

— Mais il cause avec sa femme et Delanoue.

— Cela ne fait rien.

— On se moquera de moi si je ne réussis pas.

— Qui le saura, puisque vous ne direz pas une parole, puisque vous ne ferez pas un geste, puisque vous l'endormirez d'ici, enfin, en ayant l'air de causer avec moi ?

— Ah ! comme cela, je le veux bien.

Je croisai les bras, je réunis toutes les puissances de mon libre arbitre, je regardai Alexis, et je dis en moi-même :

— Je veux qu'il dorme !

Alexis chancela, comme frappé d'une balle, et tomba à la renverse sur le canapé.

Il n'y avait point de doute, au moins pour moi; la puissance magnétique avait agi avec l'instantanéité et presque la violence de la foudre.

Mon premier sentiment fut un sentiment de terreur ; en se renversant, Alexis, surpris par le fluide au moment où il s'y attendait le moins, avait poussé un cri. Il était agité d'un violent tremblement nerveux, et ses yeux étaient presque entièrement retournés dans l'orbite.

Je ne fus pas le seul à avoir peur; seulement, j'avais doublement peur, attendu que je connaissais la cause de l'accident.

En sentant ma main, Alexis me reconnut.

— Ah ! me dit-il, ne me faites jamais une pareille chose sans me prévenir, vous me tueriez.

— Mon Dieu ! lui dis-je, qu'éprouvez-vous donc ?

— Une grande secousse nerveuse; cela va se calmer, surtout si vous m'ôtez le fluide qui me pèse sur l'estomac.

— Mais comment vous ôter ce fluide ? Je n'en sais absolument rien, moi.

— En l'écartant avec vos deux mains.

Je me mis à écarter le fluide du mieux que je pus, et, au bout de quelques secondes, Alexis respira plus facilement.

— Ah ! dit-il cela va mieux.

— Assez bien pour nous donner une séance ?

— Oui, seulement ne me faites pas lire; vous avez imprimé à mes nerfs une telle secousse, que tous les objets semblent bondir à mes yeux.

— Jouerez-vous aux cartes ?

— Oui, à merveille.

— Pourrez-vous reconnaître les objets dire d'où ils viennent ?

— Oui.

— Pourrez-vous voyager, voir à distance ?

— Oh ! parfaitement. Je suis, sous certains rapports, plus lucide que je ne l'ai jamais été.

— Eh bien, une partie de cartes avec Séchan, tenez; c'est l'incrédule de la société.

— N'importe.

J'approchai Alexis de la table, Séchan lui banda les yeux lui-même avec du coton et trois mouchoirs de poche. Il était de toute impossibilité que le somnambule pût voir. Alexis fit deux parties de cartes sans regarder une fois ses cartes; il les prenait dans son jeu étalé sur la table, sans se tromper une fois.

A la fin de la seconde partie on tint Alexis quitte de cet exercice si extraordinaire qu'il fût tant on était pressé de le voir passer à des choses plus sérieuses.

Collin s'approcha le premier de lui, et, tirant une bague de son doigt :

— Pouvez-vous me faire l'histoire de cette bague ? demanda-t-il.

— Parfaitement.

— Eh bien, dites.

— Cette bague vous a été donnée en 1844, c'est-à-dire la pierre seulement.

— Oui, c'est vrai.

— Vous avez fait monter la pierre un mois après.

— C'est encore vrai.

— Elle vous a été donnée par une femme de trente-cinq ans ?

— C'est cela même. Maintenant pouvez-vous me dire où est cette dame ?

Il chercha quelques instants.

— Mettez-vous d'accord avec M. Dumas, avant toute chose, ou je ne puis continuer; il m'emmène en Amérique, tandis que vous me retenez à Paris.

En effet, vers 1844, j'avais vu plusieurs fois une dame américaine au bras de Collin. J'avais cru, fort témérairement sans doute, que la bague venait d'elle, et j'emmenais effectivement Alexis à New-York, quelques efforts que fît Collin pour le retenir à Paris. Nous passâmes avec Collin dans une chambre voisine.

— Ce n'est donc pas l'Américaine, lui demandai-je.

— Non, en vérité; c'est une personne que tu ne connais pas.

— Et qui demeure ?

— Rue Sainte-Appolline.

— Ah ! très bien !

Nous rentrâmes, ayant cette fois une seule et même pensée.

— Eh bien, dis-je à Alexis, nous sommes d'accord; cherchez maintenant.

— Ah ! je suis dans une rue qui longe le boulevard; seulement, je ne la connais pas.

— Eh bien, lisez son indication à l'angle.

— J'aime bien mieux la lire dans votre esprit.

Alexis prit un crayon et écrivit : « Sainte-Appoline. »

A peine achevait-il de tracer la dernière lettre, que l'on m'annonça que quelqu'un me demandait en bas.

Je descendis et reconnus un de mes anciens amis, l'abbé Villette, aumônier de Saint-Cyr.

— Ah ! lui dis-je mon cher abbé, vous arrivez à merveille. Je suis en ce moment en train d'expérimenter sur l'âme; je voudrais en arriver à démontrer ce que vous prêchez si bien : son immortalité !

Et de quelle façon expérimentez-vous ?

— Vous allez voir ; montez.

Nous montâmes. L'abbé Villette était en redingote, et ne portait sur lui absolument rien qui pût indiquer sa profession.

En arrivant, je plaçai sa main dans celle d'Alexis.

— Pouvez-vous me dire, lui demandai-je, qui est ce monsieur, et ce qu'il fait.

— Oui à merveille, car monsieur a la foi; c'est même un excellent chrétien.

— Mais sa profession ?

— Docteur.

— Vous vous trompez, Alexis.

— Oh ! je m'entends; il y a les docteurs du corps et les docteurs de l'âme; monsieur est docteur de l'âme, monsieur est prêtre.

Chacun se regarda. L'étonnement était profond.

— Maintenant, demandai-je, pouvez-vous me dire où monsieur exerce ses fonctions ?

— A merveille. Oh ! ce n'est pas loin, c'est dans un immense bâtiment, à trois ou quatre lieues d'ici Tiens ! je vois des jeunes gens en uniforme; ils sont boutonnés depuis le col jusqu'à la ceinture.

— Y en a-t-il beaucoup ?

— Oui beaucoup. Monsieur est aumônier d'un collège militaire.

— Pouvez-vous dire lequel ?

J'interrogeai M. Villette du regard.

— Oui, dit-il.

— Lisez, Alexis.

Alexis parut tendre toute la puissance de son regard sur un point de la chambre.

— Collège Saint-Cyr, dit-il.

La seconde révélation était peut-être encore plus miraculeuse que la première.

Déterle lui présenta un petit paquet tout fermé.

— Qu'y a t-il là dedans, demanda-t-il.

— Des cheveux de deux personnes différentes, de deux enfants.

— Oui; ouvrez le papier, et dites-nous leur sexe et leur âge ?

— Il y a les cheveux d'un petit garçon et ceux d'une petite fille. Je la vois mal, je ne sais à quoi cela tient, cependant il me semble qu'elle court dans un jardin et qu'elle a quatre ans, à peu près.

— Leurs noms ?

— Il me semble que le garçon s'appelle Jules.

— Et la fille ?

— La fille, je vous ai dit que je ne la voyais pas bien.

— Etes-vous fatigué ?

— Oui j'ai toujours les nerfs bouleversés.

— Que désirez-vous faire ?

— Je désire voyager.

— Dans quel pays ?

— Où l'on voudra m'emmener, peu m'importe.

Je fis signe à M. de Lesseps.

M. de Lesseps s'approcha.

— Nous allons là-bas ? lui demandai-je

— Oui, répondit-il.

Là-bas, dans mon esprit et dans celui de M. de Lesseps c'était Tunis. M. de Lesseps a habité Tunis pendant vingt ans, je crois.

Il donna la main à Alexis.

— Partons, dit-il.

— Ah ! bien, dit Alexis, nous voilà dans un port de mer... A merveille! Nous nous embarquons... Oh ! oh! nous allons en Afrique, à ce qu'il paraît.... Il fait chaud.

— Justement nous sommes en rade. Voyez-vous la rade ?

— Parfaitement; elle forme un grand fer à cheval, avec un cap à l'extrême droite; ce n'est pas Alger, ce n'est pas Bône, c'est une ville dont je ne sais pas le nom.

— Que voyez-vous ?

— Comme un fort à droite, comme une ville à gauche. Ah ! nous suivons un canal; ah! voici un pont. Baissons-nous.

Boulanger et moi, nous nous regardâmes, nous étions au comble de l'étonnement. Les arches de ce pont sous lequel Alexis nous invitait à passer en nous baissant sont si peu échancrées, que nous avions failli nous y tuer en passant.

— C'est cela, Alexis, très bien. Continuons ! nous écriâmes-nous, M. de Lesseps, Boulanger et moi.

— Tiens, nous n'étions pas arrivés, dit Alexis. Nous nous embarquons; la ville est encore à deux ou trois lieues. Ah ! nous y voilà.

— Entrons-nous dans la ville, ou voyageons-nous dans les environs ? demanda M. de Lesseps.

— Comme vous voudrez.

— Au Bardo ! dis-je tout bas à M. de Lesseps.

Il me fit signe que c'était là qu'il allait conduire Alexis. Le Bardo est le palais du bey.

— Nous laissons la ville à gauche et nous continuons notre route, dit M. de Lesseps.

— Oh ! que de poussière ! nous faisons une lieue... une lieue et demie... Il me semble que nous passons

sous une voûte... Ah ! je vois un monument... Oh ! quelle singulière architecture ! on dirait un grand tombeau.

On sait que les palais turcs ressemblent à des sépulcres.

— Entrez.

— Je ne puis : il y a une sentinelle noire qui me barre le passage.

— Dites-lui que vous êtes avec moi, reprit M. de Lesseps.

— Ah ! la voilà qui s'écarte. Nous sommes dans la cour, nous montons plusieurs marches... Où faut-il que j'aille maintenant ?

— Dans le salon de réception.

— J'y suis.

— Décrivez-le.

— Il y a des arcades, il est tout sculpté comme la chambre arabe de M. Dumas; seulement, la sculpture est peinte en certains endroits.

— Levez la tête au plafond; que voyez-vous ?

— Un plafond sculpté, on dirait du bois.

— Est-il peint ?

— Oui.

— De quelle couleur ?

— En rouge et en bleu,

— Vous n'y voyez rien de particulier ?

— Si fait, des rayons d'or, qui partent du centre, et s'étendent dans toutes les directions.

— C'est cela, dit M. de Lesseps. A un autre.

***

En effet, il était impossible de faire une description plus exacte du port de Tunis, du canal de la Goulette et du salon de réception du bey.

Delanoue s'approcha.

— Un instant, un instant, dit Mme L. P*** c'est le tour des femmes. Voulez-vous me dire quelque chose à moi, monsieur Alexis ?

— Tout ce que vous voudrez.

— Alors, dites-moi d'où me vient cette petite médaille ?

Mme L. P*** tira de sa poitrine une petite médaille suspendue à une chaîne d'or.

Alexis l'appuya contre son front.

— Cette médaille est bénite, dit-il.

— Oui.

— Elle vous a été donnée en 1844.

— Oui.

— Au mois d'août.

— En effet, je m'appelle Louise, et elle m'a été donnée le jour de ma fête. Mais par qui m'a-t-elle été donnée ?

— Elle vous a été donnée à quatre heures du soir.

— Par qui ?

— Par un monsieur vêtu de noir. Dites son nom tout bas à M. Dumas et je vous le lirai.

Nous allâmes dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Charles, me dit Mme P***.

Alexis prit un crayon et écrivit le mot *Charles*.

Alexis jouait le soir comme je l'ai dit : l'heure était avancée.

— Allons, Alexis, lui dis-je, je crois qu'il est temps que je vous éveille ?

— Eh bien, éveillez-moi.

— Comment cela ? Je n'ai aucune idée de la façon dont on réveille.

— Comment m'avez-vous endormi ?

— Par la force de ma volonté.

— Eh bien, éveillez-moi de même.

Alexis me donna la main, je prononçai mentalement les mots : « Eveillez-vous » et Alexis rouvrit les yeux.

Alexandre DUMAS.

(*Le Gaulois du Dimanche*).

Les Curiosités de l'Occulte

C'est l'imagination qui donne un corps à la pensée humaine, en lui prêtant ses images, ses figures, ses couleurs, tout ce qui peut la féconder, l'agrandir, l'embellir; c'est cette faculté qui a des ailes pour franchir les océans et les vallées, pour planer dans les airs et les espaces, s'élever au-delà des firmaments; qui a des yeux pour explorer des régions occultes, en dévoiler les mystères, une voix même pour en raconter les merveilles, sans jamais craindre de trouver des contradictions; en un mot, c'est cette fée enchanteresse qui sait créer des beautés, des vertus, des sentiments, des passions, des misères, des richesses, des maladies, toutes les vicissitudes humaines, aussi bien que des chimères et des fantômes, et qui a su faire des illuminés, des spirites, des somnambules, des thaumaturges, aussi bien que des poètes, des orateurs, des philosophes, des artistes (1).

Là où l'imagination parle le plus en souveraine maîtresse, c'est encore, c'est surtout quand il s'agit de notre santé (2).

Nous savons tous que la frayeur d'une épidémie dispose tout particulièrement à l'apparition du mal, ceux qui en redoutent vivement les atteintes.

Regardez autour de vous pendant une épidémie quelconque; quels sont ceux que la maladie atteint surtout ? Ceux qui ont le plus peur, et qui prennent le plus de précautions. Et si la maladie attaque une de ces personnes timorées, de bénigne elle devient immédiatement grave, par la terreur qu'elle leur inspire. C'est qu'en effet, de cette disposition spéciale de l'esprit, de cette préoccupation continuelle, résultent deux choses:

(1) Discours de M. Jelly à l'Académie de Médecine.
(2) Cabanès et Barraud, *Remèdes de bonne femme.*

d'abord, un affaiblissement réel de l'état général, qui en fait un terrain plus attaquable : le malade, à force de penser au mal qu'il pourrait bien contracter, ne mange plus, ne dort plus, s'affaiblit.

De plus, en raison de l'influence incontestable, directe, du moral sur le physique, il se fait, par l'action des nerfs vaso-dilateurs, un afflux de sang dans l'organe auquel on pense, afflux de sang suivi de la maladie elle-même, ou tout au moins de symptômes identiques à ceux que l'on redoute.. Gardons-nous de nous moquer de ceux qui ont peur des maladies en cours de route, ou qui souffrent d'un mal imaginaire, ils sont, au contraire, dignes de nôtre pitié.

La force de l'imagination est telle, que les douleurs sont aussi vives que s'ils avaient réellement une affection. Bien mieux, il arrive souvent qu'ils ont des phénomènes extérieurs analogues à ceux qu'ils présenteraient s'ils étaient réellement atteints.

Est-il quelqu'un qui soit plus à plaindre qu'un étudiant en médecine un peu timoré? Nous en avons connu pour qui la peur des piqûres anatomiques, ou des affections qu'ils étudiaient et côtoyaient chaque jour, était comme un spectre attaché à leurs pas. Un autre avait étudié, pour son concours d'internat, *l'angine de poitrine* et avait été effrayé de l'imprévu et du danger de cette affection. Quelques jours après, il était pris d'une douleur rétro-sternale extrêmement vive, de fourmillements dans le bras gauche, d'étouffements et de palpitations très douloureuses. Il fut obligé de prendre le lit et les symptômes ne s'amendèrent que quelques jours après, grâce à nos conseils et un peu à nos moqueries.

Mais les maux enfantés par l'imagination ne sont rien auprès des bienfaits qu'elle procure. Les guérisons dues à son heureuse influence sont innombrables. Et même lorsqu'elle ne peut guérir, elle apporte du moins la douce espérance d'une amélioration prochaine. Avoir foi en sa guérison, être persuadé que l'affection dont on souffre diminue, croire que les phénomènes douloureux qu'on ressentait perdent de leur intensité, n'est-ce pas déjà être aux trois quarts guéri ? Nous avons connu un médecin de campagne qui, dans le cours de sa carrière, avait dû voir, maintes et maintes fois, des cancers du rectum.

Atteint à son tour de cette affection, il fut persuadé que les hémorragies qui l'affaiblissaient et les douleurs qu'il ressentait, étaient dues simplement à des hémorroïdes. Calme et rassuré sur son état de santé, il put vivre ainsi d'assez longues années, gardant jusqu'à la fin ses illusions intactes. Nous sommes persuadés que le cancer aurait évolué plus vite, si notre malheureux médecin avait reconnu la nature de son mal, ou en avait fait l'objet de ses constantes préoccupations.

Les effets de l'imagination, mais ils sont innombrables! Ne sait-on pas qu'une secousse morale un peu forte peut amener les guérisons les plus inattendues ?

On a souvent rapporté le fait du fils de Crésus, de ce muet qui, voyant le glaive levé sur son père, retrouve la voix et s'écrie : « Soldat, épargne mon père ».

Le prince de Saxe-Weimar éprouvait à midi précis les premiers symptômes d'une fièvre intermittente. Comme cette fièvre avait résisté à tous les médicaments, Hufeland avança un jour son horloge de deux heures; le malade se crut guéri et la joie qu'il en éprouva le guérit réellement.

On connaît la curieuse histoire de ce goutteux de Bordeaux, qui écoutait la messe à l'église dans sa chaise à porteurs. Soudain on entend un grand bruit, des cris effroyables; on apprend qu'un lion venait de s'échapper d'une ménagerie et accourait vers l'église. Le goutteux est pris d'une telle peur qu'il se lève, bondit sur l'autel et de là, dans une niche presque inaccessible. Il fallut une échelle pour le descendre. Il était, sous l'impression de la terreur, devenu ingambe.

Le docteur Bouchut dans sa *Pathologie générale,* cite le cas d'une petite fille de onze ans, devenue muette et paralytique de peur, après une tentative de viol. Les médecins de province avaient tout tenté, sans succès, pour la guérir. On la conduisit à Paris et elle entra à l'Hôtel-Dieu, en 1849. Elle avait une telle confiance aux médecins de Paris que deux jours après, elle était guérie, sans avoir suivi de médications.

Pinel guérit de même un nommé Allause, qui se croyait accusé d'un grand crime et poursuivi comme assassin. On simula une séance en cour d'assises. Témoins, juges, réquisitoire, défense et acquittement, toute la mise en scène, tout l'appareil de la justice fut simulé. Le malade guérit, jusqu'au jour où l'on eut l'imprudence de lui avouer la supercherie.

Voici un autre exemple typique, que nous extrayons d'un livre du baron Feuchtersleben. Un médecin anglais, le docteur Beddoes, croyait que l'oxyde nitreux était un spécifique du sang contre la paralysie. Davy, Coleridge et lui se déterminèrent à tenter une expérience sur un paralytique abandonné des médecins. Le patient ne fut point averti du traitement auquel on allait le soumettre.

Davy commence par mettre sous la langue de ce malade, un petit thermomètre de poche dont il se servait dans ces occasions pour connaître le degré de chaleur du sang, degré que l'oxyde nitreux devait augmenter. A peine le paralytique eût-il senti le thermomètre entre ses dents, qu'il fût persuadé que la crise s'opérait et

que l'instrument merveilleux qui devait le guérir n'était autre que le thermomètre. « Ah! s'écria-t-il, je me sens mieux ». Davy adressa un regard expressif à Beddoes et Coleridge. Au lieu de spécifique, on se contenta du thermomètre qui, pendant quinze jours consécutifs, fût placé, avec toute la solennité convenable, sous la langue de ce pauvre homme, dont la cure fut complète, et auquel on ne fit subir aucun traitement.

Si Davy n'eût pas entouré d'un certain mystère son expérience, s'il avait négligé la partie dramatique de son art, s'il avait dit au patient : voici un thermomètre qui doit servir à tel ou tel usage, le malade serait resté paralytique et le traitement par l'oxyde nitreux aurait peut-être entraîné la mort.

(A suivre) C. B.

ÇA ET LA

Une vision opportune

Mme Bichara, de Rio-de-Janeiro, ayant perdu son mari, se trouva fortement dans la gêne, avec ses enfants en bas âge. Un soir de détresse plus grande encore, elle s'endormit et se réveilla avec une vision de son mari, qui lui dit : « Tu as besoin d'argent, n'est-ce pas ? Dans la poche de mon pantalon neuf tu trouveras vingt dollars que j'y ai laissés. » Le matin, Mme B... se rappela très bien ce qui était advenu, mais comme elle n'attachait aucune importance ni aux rêves, ni aux visions, elle oublia peu à peu. Deux ou trois jours après, elle réunit une certaine quantité de linge pour la blanchisseuse, y compris le pantalon neuf, qu'elle plaça dans les mains de la servante; celle-ci revint un moment après, tendant à sa patronne un billet de 20 dollars qu'elle avait trouvé dans l'une des poches.

Le merveilleux tilleul

La Suède est riche en histoires de fées et d'elfes, de nymphes et de sylphides, de gnomes industrieux, etc., et il est souvent question d'arbres qui périrent lorsque certaines familles, en connexion avec eux, s'éteignaient.

Ainsi, c'est le *Light* qui nous l'affirme, il y avait un certain tilleul à trois troncs, auquel trois familles avaient emprunté leur nom; lorsque les familles en question s'éteignirent, les troncs du tilleul périrent dans le même ordre; l'une de ces familles était celle du grand botaniste Charles de Linné (Linnæus); à sa mort sa famille se trouva éteinte et le tronc correspondant du tilleul périt.

Pratiques d'envoûtement

Au cours de recherches effectuées, pour établir les causes d'un incendie qui avait éclaté rue de la Barillerie, à Nantes, un pompier de cette ville a fait une singulière découverte.

Dans le grenier, ce pompier aperçut dans un coin un paquet de viande composé d'une tête de mouton et d'un cœur de bœuf.

Le chaud grenier, qui avait été la proie des flammes, ne paraissait guère en état de constituer un frais garde-manger. Toutefois, le pompier, ne parvenant pas à s'expliquer la présence de cette tête de mouton et de ce cœur de bœuf, le boula d'un coup de pied et descendit plier le matériel qui allait s'en retourner.

Pendant que le gros des pompiers regagnait son casernement, plusieurs étaient restés en surveillance.

Quand ils retournèrent au grenier, la tête de mouton et le cœur de bœuf dont la présence leur avait été signalée, étaient disparus.

Qu'étaient-ils devenus ? Personne n'a pu encore le savoir.

Le pompier qui avait fait la découverte, n'en pût garder le secret. Toujours est-il que dans le quartier, tout le monde s'occupa bientôt de la tête de mouton et du cœur de bœuf.

Ne se trouvait-on point en présence d'une sorte d'envoûtement?

Qui pourrait, en effet, donner une autre explication de la présence d'un cœur de bœuf dans ce grenier?

La magie noire fait usage de cet élément pour exercer, par des pratiques occultes, des vengeances terribles qu'accompagnent les plus épouvantables malédictions.

Bref, dans le quartier de la place du Change, on n'entendait plus parler que de sorcellerie, d'envoûtement, de messe du diable, etc.

On ne se trompait pas. En effet, un de nos confrères a réussi à percer le mystère. Et il nous apprend qu'une jeune fille habitant une des mansardes de la maison aurait, sur le conseil d'une cartomancienne du pays, pratiqué l'envoûtement avec la tête de mouton et le cœur de bœuf, afin d'obtenir la réalisation de ses vœux les plus chers.

A TRAVERS LES REVUES

ACTION D'EUSAPIA PALADINO SUR L'ÉLECTROSCOPE

Sous ce titre, le Dr Imoda, qui dirige une maison de santé à Turin, publie dans le dernier numéro des *Annales des Sciences psychiques,* un très intéressant article sur Eusapia Paladino avec qui il a expérimenté.

Le Dr Imoda, au cours d'une séance tenue le 10 avril dernier, obtint, expérimentalement dit-il, « un phénomène par lequel il paraît démontré que des radiations semblables à celles du radium et des rayons cathodiques de l'ampoule de Crookes émanent du médium ». L'intérêt de cette constatation scientifique n'échappera à personne.

Voici le récit de cette expérience :

A la fin de cette séance, j'ai fait approcher Mme Paladino, — qui était déjà complètement réveillée de son sommeil médianique — d'une table sur laquelle j'avais déposé un électroscope chargé, dont j'avais construit le diélectrique en soufre pur, afin qu'il fût parfait. Je fis étendre en avant les mains du médium jusqu'à une distance de 10 centimètres environ de l'électrode, et les mains furent surveillées par un ami à moi de manière à ce qu'elle ne pût à aucun prix toucher l'électroscope, tandis que je fixais attentivement les lamelles d'or séparées pour en suivre l'attitude.

Pendant peut-être deux minutes, aucun abaissement visible ne se produisit en elles; mais ensuite l'abaissement commença, très lent, mais perceptible; enfin, au bout de trois ou quatre autres minutes, les lamelles se déchargèrent tout à coup. L'électroscope était déchargé.

Comme, dans les conditions où le phénomène se produisit (la chambre était éclairée par six petites lampes à huile placées dans des verres rouges) je crois pouvoir exclure qu'Eusapia ait touché l'instrument, il me semble pouvoir arguer que la décharge soit due à ce que l'air environnant était devenu conducteur de l'électricité, absolument comme il serait arrivé si j'avais approché de l'électroscope un sel de radium ou une ampoule de Crookes en fonction. Mais il y a une différence entre l'action du radium et celle du médium ; c'est que tandis que la décharge de l'électroscope par l'approchement d'un sel de radium produit un effet instantané, dès que le radium s'en trouve voisin, la décharge avec Eusapia n'a eu lieu qu'après quelques minutes, comme si le corps du médium, auparavant inactif ou à peu près, avait tout à coup projeté un jet de ses radiations. C'est-à-dire que l'émission des rayons médianiques ne serait pas continue, mais se produirait par secousses, comme peut-être la décharge électrique du gymnote et de la torpille.

Si nous rapprochons ce phénomène médiumnique de la décharge d'un électroscope du phénomène déjà certifié par d'autres et par moi : l'impression de plaques photographiques hermétiquement fermées dans du papier ou dans des boîtes en bois, l'hypothèse que les radiations du radium, des rayons cathodiques et les radiations médiumniques soient une seule et même chose acquiert un plus grand fondement de probabilité.

Un autre phénomène également bien certifié par moi et par d'autres dans les séances médiumniques vient seconder cette hypothèse, et c'est l'apparition d'un petit nuage blanc et flottant comme une vapeur, semblable à un brouillard légèrement lumineux, sur la surface de la table pendant les séances. Dans l'une d'elles, je vis apparaître autour de la tête du professeur Lombroso un épais nuage de vapeurs blanches, le médium nous ayant invités à souffler notre haleine dans la direction du Maître. Nous savons précisément que l'une des propriétés des rayons cathodiques est celle de déterminer la formation d'un brouillard lorsqu'ils traversent une couche d'air saturée d'humidité.

Il serait intéressant de rechercher si les radiations médiumniques, de même que les radiations de rayons cathodiques et les radiations du radium, ont la propriété de rendre phosphorescent un écran de platino-cyanure de barium posé sur leur parcours : jusqu'à présent je n'ai pas eu l'occasion d'en faire l'expérience.

Le phénomène de la décharge de l'électroscope pris en lui-même ne serait pas pour moi une preuve absolue que l'air environnant soit devenu conducteur de l'électricité; parce que le phénomène serait explicable avec une autre interprétation.

Il me suffirait de supposer une matérialisation d'un membre ayant mis en contact direct la main du médium avec l'instrument, et que cette matérialisation d'un degré minime, suffisante à décharger l'électroscope, mais non à impressionner ma rétine, me soit restée invisible.

Nous connaissons, en effet, d'une manière positive, que les premiers degrés de matérialisation ne sont pas visibles à notre œil, bien qu'ils soient de force à impressionner une plaque photographique, même à une lumière réfléchie.

Mais cette hypothèse, rationnelle d'ailleurs, est démentie par les deux ordres de phénomènes cités plus haut, le nuage de vapeur et l'impression de la plaque photographique enveloppée. Donc, la première me semble plus probable, selon laquelle les radiations médiumniques soient capables d'elles-mêmes de rendre l'air conducteur de l'électricité et, par conséquent, que les *radiations du radium, les radiations cathodiques de l'ampoule de Crookes et les radiations médiumniques sont fondamentalement la même chose.*

J'invite chaudement les expérimentateurs à entreprendre des recherches selon cet ordre d'idées : car si nous pouvions d'une manière certaine établir l'identité de toutes ces radiations, l'une des questions mystérieuses du problème obscur et complexe, c'est-à-dire la nature physique de la force médiumnique, commencerait à être éclairée.

LES LIVRES

Les Indiscrétions de l'Histoire (cinquième série), par le docteur Cabanès. — 1 volume in-12, de 390 pages avec 18 gravures hors texte. — Prix : 3 francs.

Le docteur Cabanès, dont les recherches historiques éveillent toujours tant de curiosités et provoquent tant de discussions, étudie dans son dernier volume — le cinquième de la série — des *Indiscrétions de l'Histoire*, un certain nombre de ces problèmes, dont la solution ne peut être donnée par un historien que s'il est en même temps clinicien.

Les événements qui élèvent ou abaissent les dynasties et les peuples, dépendent trop des passions bonnes ou mauvaises, des vices et des vertus des premiers rôles de l'histoire, pour que la recherche et l'étude des tares physiques et morales des détenteurs du pouvoir ou de ceux qui les approchent, nous soient indifférentes. En les mettant en lumière, le docteur Cabanès a déjà donné le mot de bien des énigmes réputées jusque-là indéchiffrables.

De ce dernier volume, nous citerons les études intitulées : *Charles Quint devant la psychologie morbide; Don Carlos était-il fou? Le mystère de la naissance et de la mort de Cyrano; Mirabeau fut-il empoisonné? A-t-il existé des tanneries de peau humaine?*

L'important chapitre consacré aux nombreux procès intentés aux XIIe et XIIIe siècles à des animaux coupables de délits et de crimes divers, est vraiment curieux. Dans celui qu'il a intitulé : *Une enquête matrimoniale au seizième siècle*, le docteur Cabanès met sous nos yeux deux documents fort savoureux : D'abord, le texte d'une note remise par le roi d'Angleterre Henri VII à trois ambassadeurs qu'il a chargés d'aller voir la fiancée qu'on lui destinait et d'en rapporter une description très exacte; puis la réponse des ambassadeurs aux nombreuses questions de leur maître, questions dont quelques-unes sont si délicates, qu'il est bien difficile d'y répondre avec précision.

Le chapitre intitulé : *Comment se mariaient les rois au XVIIIe siècle*, dans lequel sont reproduits des documents jusqu'alors inédits, est lui aussi, extrêmement savoureux.

Les *Indiscrétions de l'Histoire* ne manquent pas, on le voit, de piquant. Elles sont toujours curieuses, et nombre d'entre elles, en projetant sur certaines pages de l'histoire, une clarté nouvelle, apportent à l'étude et à la compréhension des événements d'hier ou d'avant-hier, une très large contribution.

G. M.

Le Gérant : Gaston Mery

Paris. - Imp. J. Gainche, R. Tancrède Succr, 15, r. de Verneuil
Téléphone 714-73